



**Décès de
Myriam Ullens:
les dessous d'une
tragédie familiale**

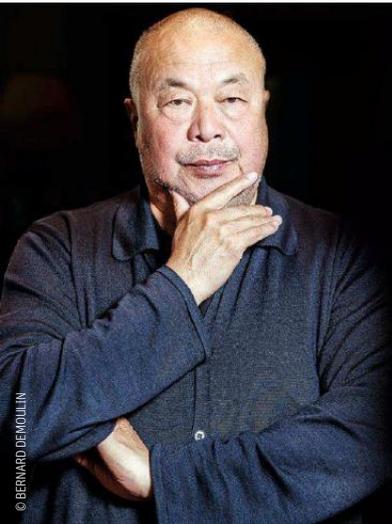
pp. 10-11

**Accord
sur le budget:
qui a gagné,
qui a perdu
au sein
de la Vivaldi?**

pp. 4-5

La Libre BELGIQUE

VENDREDI 31 MARS 2023 - www.lalibre.be



*“Pour être pertinent,
un artiste doit aussi
être un activiste”*

Ai Weiwei
Artiste contemporain

Entretien pp. 34-35

**Un chrétien
peut-il être
capitaliste?**

Débats pp.32-33

**Vente en ligne jusqu'au
lundi 3 avril à 14h00**

Cabinet de curiosités, collections & successions.

Exposition ce vendredi 31 mars ou sur RV +32 (0) 19 63 55 59

 **LEGIA**
AUCTION
MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

Catalogue : www.legia-auction.com

Rue de Cras-Avernas, 11 - 4280 Hannut

+32 (0)19/63 55 59

contact@legia-auction.com



■ Le célèbre artiste chinois Ai Weiwei, président d'honneur du festival Millenium, met son talent au service de la cause des réfugiés depuis des années.

■ À ses yeux, un artiste doit aussi être un activiste.

“Je suis moi-même un réfugié depuis ma naissance”

Entretien Sabine Verhest

C'est un sacré président d'honneur que le festival Millenium, qui se tient encore jusqu'au 6 avril, a fait venir à Bruxelles. Ai Weiwei est une sommité de la scène artistique contemporaine, l'un des artistes contemporains les plus engagés. Sculpteur, performeur, écrivain, photographe, cinéaste, il met ses talents au service des causes auxquelles il croit. Et celle des réfugiés en est indéniablement une pour lui qui a grandi exilé dans son propre pays et réfugié en Europe depuis 2015. Assis au fond du café de l'hôtel Amigo, il nous accorde une interview, calme, posée, sans un mot plus haut que l'autre.

Avec quelle motivation êtes-vous venu présider le jury du festival Millenium ?

Tout d'abord, mon film *Rohingya* était présenté au festival, un festival qui se consacre aux droits de l'homme et me donne un regard neuf sur l'industrie cinématographique d'aujourd'hui. Très peu de gens s'intéressent à ce que je fais, parce que le monde du divertissement est très axé sur le marché. J'ai accepté cette réalité, mais je m'en moque, parce que je pense que cela doit être fait. Ensuite, le festival présente un film sur Julian Assange (*Ithaka – A fight to free Julian Assange, de Ben Laurence, montré ce vendredi 31/3 à 19h au cinéma Vendôme, NdLR*), ce qui est également rare. Pour ces deux raisons, je ne pouvais que venir.

Quelles sont les qualités d'un bon documentaire ?

Il doit présenter un point de vue personnel et très honnête, qui ne soit pas une répétition des connaissances ou des conclusions courantes.

Vous êtes un artiste. Qu'est-ce qui a fait de vous, l'artiste, un activiste ?

Je suis à la fois artiste et activiste. Sans l'un, je ne

suis ni l'un ni l'autre. Les deux côtés fonctionnent quand ils deviennent un et s'unifient. Pourtant, beaucoup d'artistes ne sont pas des activistes. Ceux-là, je ne pense pas que leur travail soit pertinent. Quant à la voix des activistes qui ne sont pas artistes, elle est pâle et vide, elle n'a pas l'âme de l'activiste qui doit porter son message par le biais d'un jeu convaincant.

En ce sens, est-il encore possible de faire de l'art en Chine ?

Il est encore possible de faire de l'art en Chine.

Mais cela devient impossible si l'on vous détient secrètement pour avoir pratiqué votre art (*Ai Weiwei l'a été pendant 81 jours en 2011, NdLR*). Si l'on ne m'avait pas placé en détention, je serais resté en Chine et je continuerais à y faire de l'art, même si c'est extrêmement difficile. C'est quand même plus significatif. Lorsque vous écrivez, vous vous tenez sur la ligne de front pour donner de la dignité à l'art ou au jeu intellectuel. Je ne crois pas qu'il faille se mettre derrière le mur pour lancer des pierres. Je pense qu'il faut clairement laisser libre cours à son obsession de dire qui l'on est, comment on travaille, de manière transparente. Mais cela n'a aucun sens lorsque vous êtes kidnappé et que votre voix est effacée. C'est la raison pour laquelle j'ai été forcé de partir.

Les autorités chinoises ont-elles peur de vous ou de votre art ?

Je pense qu'elles n'ont peur ni de moi ni de mon art, mais qu'elles ont peur de la pensée libérale, qui peut mener à certaines attitudes mettant en doute leur idéologie. Ce genre de doute ou la

coexistence de la pensée libérale menacent réellement l'idée que tout le monde doit être uni derrière une seule idéologie. Mon existence est donc certainement source de doute, ce qui peut être très rafraîchissant pour les personnes qui remettent en question le pouvoir.

Pensez-vous pouvoir rentrer en Chine ?

J'aimerais bien rentrer cet après-midi, si je ne risquais pas de disparaître secrètement. C'est mon droit, je détiens toujours un passeport chinois, je suis un citoyen chinois et je suis loyal. Je n'ai qu'un seul passeport. Je suis une personne très têtue!

“Je n'accepterais pas d'être optimiste. Cela ne me convaincrat pas d'être ainsi. Mais je ne suis pas non plus pessimiste, parce que la vie elle-même est un cadeau.”

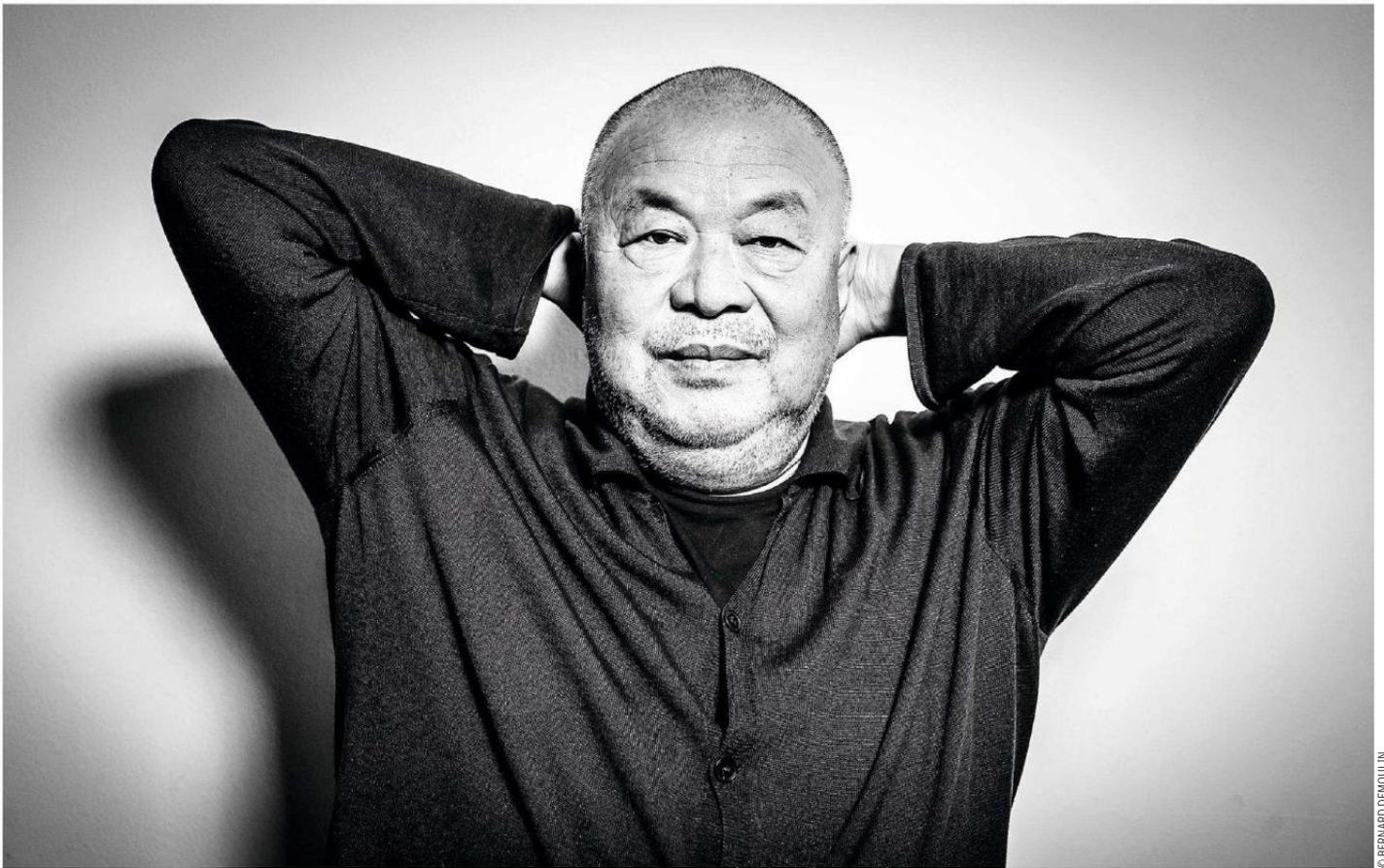
“Rohingya” est votre troisième film sur les réfugiés. Il est très différent des autres. Ici, vous filmez en plans fixes le quotidien, les coutumes, les traditions de cette minorité musulmane persécutée en Birmanie et exilée dans un camp au Bangladesh. Qu'essayez-vous de montrer, de changer, de faire comprendre ?

Après le premier film sur les réfugiés, *Human Flow*, et le deuxième, *The Rest*, j'ai commencé à être moins en colère ou frustré. *Rohingya* est très calme. Je crois en cette

humanité parallèle. Nous ne pouvions pas vraiment interférer avec des gens qui avaient une telle dignité, et que nous ne pouvions même pas comprendre. Il suffit de les laisser, de leur donner un peu d'espace et de les reconnaître comme des êtres humains différents. De faire en sorte que la façon de filmer soit paisible et calme.

Il y a une scène marquante dans “Rohingya”, celle d'un garçon, sous la pluie, qui regarde à gauche à droite avec une certaine angoisse...

Ce garçon, c'est moi. Je me reconnais en lui, je



© BERNARD DEMOULIN

Ai Weiwei, le 28 mars à Bruxelles.

pourrais être lui. J'ai grandi dans la région la plus pauvre de Chine. Mon père (*le poète Ai Qing, NdLR*) et moi avons vécu dans ce trou noir pendant cinq ans (*il nous montre une photo de ce "diwozi" en noir et blanc sur son smartphone, NdLR*). Nous n'étions pas dans les mêmes conditions et ne bénéficions pas du même soutien. Vous pouvez ressentir l'émotion chez ce garçon, qui regarde tout ce qui se passe autour de lui. Cela va déstructurer sa perspective du monde. Et cela fait partie de notre avenir.

Y avait-il de la peur ?

Ils n'ont pas peur. Je pense qu'ils ont un grand cœur. Ils ne savent même pas pourquoi les gens les aident, c'est très intéressant. Ils n'attendent pas de compassion et je pense que c'est ce qui est le plus touchant. Ils ne croient même pas que le monde peut vraiment les aider.

Vous identifiez-vous aux réfugiés ?

Je suis moi-même un réfugié depuis ma naissance. Mon père a été exilé. Nous sommes devenus plus étrangers que les étrangers, nous sommes devenus plus inacceptables pour notre propre communauté. Nous avons été dépeints comme un danger pour la société, notre existence étant considérée comme une menace pour le bien-être des autres, ce qui est totalement absurde. Et c'est ainsi que le monde présente les réfugiés.

Votre film respire le calme. Mais le camp à Cox's Bazar a connu aussi des incendies ravageurs, des violences criminelles...

Je pense que la véritable violence n'est pas de leur côté, mais du nôtre. Tous les malentendus à propos de la situation des réfugiés laissent une cicatrice permanente sur notre visage à nous. Ne pas être conscient que l'humanité ne fait qu'un induit déjà de l'incompréhension. La situation est dévastatrice pour nous tous. Nous sommes tous dans un désastre en permanence.

Êtes-vous un homme pessimiste ?

Non, je suis réaliste. Je n'accepterais pas d'être optimiste. Cela ne me convaincrerait pas d'être ainsi. Mais je ne suis pas non plus pessimiste, parce que la vie elle-même est un cadeau, elle est belle. Et notre société humaine est absolument un miracle. Il y a un début et une fin, mais nous espérons que la fin n'arrivera pas. Nous espérons que les générations futures pourront encore profiter du même soleil, de l'air pur, d'une communication pacifique. Nous sommes une espèce capable d'apprécier la beauté, la poésie, la musique, la gentillesse ou la compassion. Ce sont là les éléments fondamentaux de l'humanité.

Vous avez écrit vos Mémoires, "1000 ans de joies et de peines", dans lesquels vous évoquez votre père, le poète Ai Qing. Au regard de vos histoires, quelles sont les valeurs majeures que vous aimeriez transmettre à votre fils aujourd'hui ?

S'il y a une valeur à laquelle je tiens beaucoup, c'est le regard poétique que nous portons sur nous-mêmes et sur notre condition humaine. Il élève notre état d'esprit à un autre niveau de jugement et de conscience.

En quoi croyez-vous ?

Je crois que chaque individu possède une capacité qui n'est très souvent pas développée, mais qui est profondément enracinée. Et c'est cela seulement qu'il faut louer et protéger, et faire en sorte que cette plante fleurisse une fois dans sa vie. Si cela n'arrive pas, c'est vraiment dommage.

Quels sont vos prochains projets, si ce n'est pas secret ?

Ce n'est pas un secret. Tout mon travail ne fait qu'un. Il n'y a pas de prochain ou de précédent projet, le précédent est le suivant et le suivant est le précédent. Le vrai combat, c'est de devenir, plutôt que d'être fixé. C'est donc un processus en cours, jusqu'au jour de mon dernier souffle. Mais avant cela, il n'y aura toujours qu'un seul projet.

Documentaire

Aux côtés des Rohingyas

Sous l'objectif d'Ai Weiwei, les réfugiés ne sont plus des chiffres ni des statistiques, ce sont des êtres humains. L'artiste travaille depuis des années sur cette thématique, mettant ses différents talents (installations, sculptures, photographies ou films) au service de leur cause. On se souvient notamment de cette photo de lui qui a fait grand bruit : elle le montrait échoué sur une plage de Lesbos dans la même position que le petit Alan Kurdi, retrouvé sans vie à Bodrum.

Cette fois, il a posé sa caméra pendant plusieurs mois dans le camp de Cox's Bazar au Bangladesh, où vivent plus d'un million de réfugiés rohingyas. Son documentaire, tout simplement intitulé *Rohingya*, montre le quotidien d'un peuple que les persécutions des autorités birmanes ont poussé à l'exil. Ici pas d'interactions avec les réfugiés, comme dans *Human Flow* en 2017, où il se mettait en scène sur les routes migratoires du monde. Pas de commentaires, ni d'interviews non plus. On observe, deux heures durant, leur vie – et parfois leur mort –, leurs rituels et coutumes. Les longs plans fixes se succèdent : à la pompe à eau, dans une classe d'école, au lieu d'égorgement d'une vache, sous les pluies torrentielles de la mousson, à la mosquée, sur le terrain de foot boueux, dans les abris, vers le ciel et ses cerfs-volants... Ai leur donne du temps. Il s'en dégage de la dignité, et une tranquillité qui tranche avec les exactions subies en Birmanie et la criminalité qui s'est développée depuis dans le camp. **S.Vt.**